

CHAPITRE 1

Le cavalier avait beau tenter de le maîtriser en s'agrippant de toutes ses forces à l'unique corde servant de rêne et en murmurant des mots doux et apaisants, le roussin à poils longs s'obstinait à descendre la côte à un petit trot saccadé qui secouait les entrailles quand il ne prenait pas un galop effréné, à grandes foulées irrégulières. En vérité, elle était raide cette descente du chemin royal conduisant de Santiago à Orense¹, au point que les voyageurs, en la parcourant, hochaient la tête, convaincus qu'elle devait dépasser passablement le pourcentage de pente fixé par la loi; sans aucun doute, en traçant la route dans cette direction, les ingénieurs savaient ce qu'ils y gagneraient : la propriété de quelque homme politique, quelque influence électorale de gros calibre devaient exister près de là.

Le cavalier avait le visage tout rouge, non comme le piment mais comme la fraise, rougeur propre aux personnes lymphatiques. En raison de sa jeunesse, de ses membres délicats et parce qu'il n'avait pas (un poil de barbe, on l'aurait pris pour un enfant si son allure sacerdotale n'était venue démentir cette impression. Malgré la couche de poussière jaune soulevée par le trot du bidet, on voyait bien que le costume du jeune homme était de drap noir uni, avec cette coupe ample et peu seyante qui distingue les vêtements laïques lorsqu'ils sont portés par des ecclésiastiques. Les gants, déjà éraflés par la bride grossière, étaient noirs eux aussi, et tout neufs comme le chapeau melon que le garçon portait enfoncé jusqu'aux oreilles de peur que les secousses ne le fissent tomber à terre, ce qui eût provoqué le plus grand embarras du monde. Sous le col de la disgracieuse redingote apparaissait un doigt de rabat brodé de grains de jais. Le cavalier montrait peu d'habileté équestre, penché sur l'arçon, les jambes repliées, il était à deux doigts d'être projeté par-dessus les oreilles de sa monture; on lisait sur son visage la même crainte de sa rosse que s'il s'était agi d'un coursier indompté plein d'une fougue sauvage.

Au bas de la pente, le bidet reprit sa calme allure habituelle et le cavalier put enfin se redresser sur sa selle bombée dont la largeur incommensurable lui avait désarticulé les os de toute la région sacro-iliaque. Il respira, ôta son chapeau et reçut sur son front en sueur l'air frais de la soirée. Les rayons du soleil tombaient déjà en oblique sur les buissons de ronces et les haies vives et un

¹ . Ville située à une bonne centaine de kilomètres au sud-est de Saint-Jacques-de-Compostelle et capitalé d'une des provinces intérieures de Galice.

cantonnier, en manches de chemise, car sa veste était posée sur une borne de granit, donnait des coups de pioche nonchalants dans les herbes folles qui bordaient le fossé. Le cavalier tira sur le licou pour freiner sa monture et celle-ci, que l'envie de trotter avait abandonnée au bas de la côte, s'arrêta immédiatement. Le cantonnier leva la tête et la plaque dorée de son chapeau brilla un instant.

— Auriez-vous la bonté de me dire s'il y a encore beaucoup de Chemin pour arriver à la demeure de monsieur le marquis d'Ulloa ?

— Pour les Pazos de Ulloa ? répondit le cantonnier en répétant la question².

— C'est cela.

— Les Pazos de Ulloa sont là-bas murmura-t-il en étendant la main pour désigner un point à l'horizon, si la bête va bien, le chemin qui 'reste sera vite fait... Maintenant vous n'avez qu'à suivre jusqu'à ce bois de pins là-bas, vous voyez? Après faudra que vous tourniez à main gauche et puis faudra prendre à main droite par un petit chemin de traverse, jusqu'au calvaire... Une fois au calvaire vous ne pouvez pas vous perdre, parce' qu'on voit les Pazos, « une *costruction* très extrêmement grande »...

Mais... quelle distance reste-t-il à peu près? demanda le prêtre avec inquiétude.

Le cantonnier hocha sa tête hâlée.

— Un petit bout, un petit bout...

Et sans plus d'explications, il reprit sa besogne nonchalante, en maniant la pioche comme si elle pesait trois arrobes³.

Le voyageur se résigna à continuer sans savoir combien de lieues il y a dans « un petit bout » et il talonna sa rosse. La pinède n'était pas très éloignée et au cœur de sa masse sombre serpentait une sente très étroite dans laquelle se fauilèrent monture et cavalier. Le sentier enfoui dans les profondeurs était presque impraticable; mais le bidet, qui ne démentait pas les aptitudes spéciales de sa race galicienne à marcher sur les mauvais terrains, avançait avec une précaution extrême, tête basse, tâtant le sol du sabot, pour éviter prudemment les ornières dues aux roues des chariots, les blocs de pierres, les troncs de pins abattus, laissés en travers là où on en avait le moins besoin. Ils avançaient petit à petit et bientôt sortaient du passage le plus étroit pour gagner un sentier plus dégagé, ouvert au milieu de jeunes pins et de landes couvertes de genêts, sans avoir rencontré une seule parcelle cultivée, un seul plant de choux qui révélât l'existence de la vie humaine. Soudain, les sabots du cheval cessèrent de résonner en s'enfonçant dans un tapis moelleux : c'était un lit de fumier végétal, étendu, suivant l'usage du pays, devant la mesure d'un paysan. A la

porte, une femme donnait le sein à un nourrisson. Le cavalier s'arrêta.

— Madame, savez-vous si je vais bien vers la demeure du marquis d'Ulloa?

— Vous allez bien, vous y allez...

— Et... il y a loin?

Haussement de sourcils, regard mi-apathique mi-curieux, réponse ambiguë en dialecte :

— Une petite course de chien...

— Me voilà frais! pensa le voyageur qui, s'il n'arrivait pas à calculer la distance que parcourt un chien dans une course, se doutait que ce devait être assez long pour un cheval. Enfin, en arrivant au calvaire, il verrait les Pazos de Ulloa... Le tout pour lui était de trouver le raccourci, sur la droite..., pas la moindre trace. Le sentier, en s'élargissant, s'enfonçait dans une terre montagneuse parsemée de grands bouquets de rouvres et de quelques châtaigniers encore chargés de leurs fruits : à droite et à gauche croissaient, çà et là, des buissons de bruyères sombres; le cavalier éprouvait une impression de malaise indéfinissable, explicable de la part de qui est né et a été élevé dans une bourgade tranquille et somnolente et qui, se trouvant pour la première fois face à face avec la rude et majestueuse solitude de la nature, se rappelle les histoires de voyageurs volés, de gens assassinés dans des lieux déserts.

— Quel pays de loups! se dit-il, sombrement impressionné.

Il eut le cœur réjoui à la vue du chemin de traverse qui se distinguait à sa droite, étroit et raide, entre deux murs de pierres qui délimitaient deux bois. Il descendait la pente, se fiant à l'adresse du bidet pour éviter les faux pas, lorsqu'il aperçut presque à portée de la main quelque chose qui le fit frémir : une croix de bois, peinte en noir avec des filets blancs, à moitié renversée sur le gros mur qui la soutenait. Le prêtre savait que ces croix signalent le lieu où un homme a péri de mort violente; en se signant, il récita un Notre-Père, tandis que le cheval, sentant probablement la trace de quelque renard, tremblait légèrement en dressant les oreilles et adoptait un petit trot peureux qui le conduisit bientôt à une croisée de chemins. Dans le cadre que formaient pour lui les branches d'un châtaignier colossal se dressait le calvaire.

Grossier, d'une pierre commune, si mal taillé qu'à première vue on aurait dit un monument roman, alors qu'en réalité il n'avait pas plus d'un siècle d'existence, c'était l'œuvre de quelque carrier aux prétentions de sculpteur. Le calvaire, en un tel lieu et à une telle heure sous le dais naturel de cet arbre magnifique, avait une beauté poétique. Rassuré, le cavalier plein de dévotion dit en se découvrant : « Nous t'adorons et te bénissons, Seigneur, toi qui as racheté le monde en mourant sur la très Sainte Croix », et tout en priant, il cherchait au loin du regard

les Pazos de Ulloa, qui devaient être ce grand édifice rectangulaire, flanqué de tours, là-bas au fond de la vallée. La contemplation dura peu, en raison de la fuite subite de son roussin, les oreilles dressées, fou de terreur. Il y avait certes de quoi : tout près, deux coups de feu venaient de retentir.

Le cavalier, glacé d'effroi, resta agrippé à l'arçon, sans même oser scruter les broussailles pour savoir, où pouvaient se cacher les agresseurs; mais son angoisse fut de courte durée, car du coteau situé derrière le calvaire descendait un groupe de, trois hommes précédés par autant de chiens d'arrêt dont la présence suffisait à prouver que les fusils de leurs maîtres menaçaient seulement les animaux des bois.